

NOTE DE LECTURE par Jacques Rhéaume, nouvelle revue de psychosociologie n°8, 2009
Devenir sociologue.
Histoires de vie et choix théoriques.
Jean-Philippe Bouilloud
érès 2009

L'ouvrage de Jean-Philippe Bouilloud présente une étude remarquable tant dans son objet – analyse de 27 récits autobiographiques de « socio-psycho-anthropologues » (p. 398) – que dans l'approche méthodologique utilisée, combinant une analyse de contenu thématique, une mise en contexte sociohistorique et une analyse lexicographique (p. 29). Mais c'est surtout la posture théorique adoptée par l'auteur qui donne à l'étude toute sa pertinence et son originalité. En effet, la lecture de l'ouvrage nous laisse cette impression globale d'une forte adéquation entre le type de récits produits et l'analyse qu'en fait l'auteur, illustrant par excellence le cadre épistémologique qui est le sien, celui d'une épistémologie de la réception. Pour reprendre une vieille formule philosophique aristotélo-thomiste, tout ce qui est reçu l'est à la façon du récepteur, et dans le cas, ces récits sont fort bien reçus.

Devenir sociologue évoque le cheminement des protagonistes des récits étudiés qui ont développé une carrière de recherche et d'enseignement avant même ou au moment de la consolidation d'un champ d'étude encore peu développé, la sociologie. Ils ont ainsi contribué à la construction sociale de leur propre champ d'étude. Mais *devenir sociologue* revêt une autre signification qui renvoie à l'effet propre d'un récit autobiographique qui favorise la saisie d'une construction identitaire, sur le plan professionnel et scientifique, celle du « sociologue » en devenir, ce dernier terme recouvrant une certaine polyvalence interdisciplinaire.

Les trois premiers chapitres présentent la problématique et le cadre théorique du livre. Le projet général est d'élaborer une analyse de récits produits par des chercheurs connus et leur histoire, de faire en quelque sorte « une sociologie de la sociologie » (p. 17). Point de méthode, ces récits écrits et publiés (sauf un) ont d'abord été produits dans un contexte bien spécifique, celui d'une série de séminaires du Laboratoire de changement social, dirigé par Vincent de Gaulejac (Paris 7), qui ont été tenus de 1994 à 2004. Ces chercheurs sont invités alors à présenter leur histoire de vie en lien avec leurs choix théoriques, suivant leur style propre, sans consignes plus précises. L'auteur précise que son point de vue d'analyste s'inscrit dans un rapport interactif analysant et analysé, conforme en cela avec la posture d'une épistémologie de la réception.

La nature des récits autobiographiques implique un défi particulier d'analyse, par l'implication personnelle qu'il suppose. Un tel récit est souvent traversé d'un souci de justification et d'exemplarité. Il permet également un travail fondamental de réflexivité sur sa vie et ses pratiques, sur la genèse de son parcours de vie. Il est enfin une médiation, qui permet de retrouver de l'unité dans l'expérience d'une vie ouverte et fragmentée. Le titre du chapitre 3 est à cet effet provocateur : « Le chercheur en sciences

sociales, un autobiographe malgré lui ? ». En effet, le recours au récit autobiographique est plus qu'une modalité discursive : il constitue un travail essentiel de réflexivité critique, et favorise la prise en compte de l'interaction fondamentale, sociohistorique, entre le chercheur et son milieu.

5 Le quatrième chapitre présente le corpus de l'étude, en situant les 27 récits, et leurs auteurs dans le cadre sociohistorique plus large, qui est celui de la « seconde fondation de la sociologie française » de l'après-guerre (39-45). Ces auteurs, dont plusieurs sont des grands noms de la sociologie (Bourdieu, Touraine, Crozier, Boudon, etc.) représentent bien en effet le développement d'une sociologie post-durkheimienne, ouverte sur des apports anglo-saxons et aussi sur des champs nouveaux d'applications dans les milieux organisationnels et institutionnels. Notons que ce développement sociologique se situe aux frontières de disciplines connexes, en psychosociologie, en anthropologie, en philosophie...

6 Les chapitres suivants présentent les principaux résultats d'analyse d'un corpus somme toute considérable (840 pages). Les deux premiers chapitres, « l'engagement dans le récit » et « la mise en scène de soi », font état des précautions et réserves des auteurs, conscients des dérives possibles, mais aussi témoignant d'un « impératif de réflexivité » et du plaisir de se raconter. La mise en scène de soi se fait en lien avec des événements marquants ou des thèmes majeurs, annoncés souvent dans les intitulés du récit. Cette mise en scène peut prendre la forme d'un « récit dans le récit », d'une articulation complexe entre l'histoire personnelle et la trajectoire professionnelle traversées d'événements imprévisibles, de « mystère » qui échappent à toute interprétation linéaire.

7 Les deux chapitres suivants explorent les thèmes des choix complexes, professionnels et personnels menant à l'aventure sociologique, et l'influence importante des « croyances et collectifs de pensée ». L'auteur suit sur ce dernier thème la perspective développée par Ludwick Fleck. Sont ainsi relevées tour à tour les influences de la religion, catholique ou juive, du marxisme et du freudisme, et, de façon plus limitée, celles du structuralisme, du féminisme, de la littérature. Les rencontres personnelles, les engagements politiques, les courants de pensée dominants sont autant de sources d'influences reprises de façon toujours singulière par les chercheurs dans leurs choix théoriques et professionnels.

8 Un court chapitre introduit une autre forme d'analyse des textes, lexicographique et statistique. Cela permet entre autres de dégager des « familles ou classes » d'unités linguistiques, qui permettent de cerner des réseaux et des styles typiques. Trois axes sont ainsi définis : l'histoire personnelle et famille du chercheur ; le sociologue comme chercheur et penseur du social ; le chercheur comme professionnel de l'intervention. Ce détour plus objectivant, plus distancié dans l'analyse des récits fait ressortir des thèmes imprévus, comme l'importance de la relation au père. Mais l'auteur souligne qu'il est nécessaire, par ailleurs, de retourner à l'analyse thématique plus qualitative pour donner du sens à ces catégories linguistiques.

9 La référence au père, transversale dans tous les récits, est dominante, y compris dans les cinq récits de femmes. Cette référence au père est source d'héritages ou de rejets. La place de la mère est nettement plus secondaire, et cela s'expliquerait en partie, par le rôle plus effacé de la femme au foyer, en milieu bourgeois ou de classe aisée duquel proviennent une majorité des auteurs. Mais ce ne sont pas là les seules références. D'autres figures paternelles de « substitution » émergent (professeurs, maîtres...) et pour certains, il y a même la position radicale d'une « autofondation », marquant la rupture avec les influences parentales.

10 Un autre chapitre, fort dense, explore les significations multiples de l'expérience de la souffrance. La notion de témoignage et les distinctions entre témoin, *testis* ; survivant, *superstes* et auteur, *auctor*), empruntées à Giorgio Agamben, guide l'analyse. Les sources de souffrances évoquées sont les pertes souvent tragiques de personnes proches, des humiliations marquantes, la violence symbolique subie, l'expérience de la guerre, d'injustices. Ces expériences vécues comme témoins ou survivants sont des moments de bifurcations majeures dans les trajectoires de vie. Elles provoquent des projets de réparation, d'émancipation, de lutte dans le champ même de la recherche et de la production de connaissances.

11 Un autre thème est l'engagement social et politique des chercheurs. Si tous les chercheurs sont très conscients et influencés par les grands mouvements sociaux et politiques qui marquent l'histoire sociale, ceux de la guerre 39-45, des luttes politiques et syndicales, de Mai 68, ils seront impliqués inégalement et davantage témoins qu'acteurs, à quelques exceptions près. Par contre, certains seront davantage impliqués comme acteurs et militants dans la problématique de la décolonisation ou vivront intensément des déplacements liés à l'immigration.

12 Le chapitre suivant introduit toute la complexité du sens donné à son histoire de vie, mettant en avant l'importance des événements imprévus, des rencontres interpersonnelles, des circonstances particulières de conflits ou de pouvoir qui introduisent des ruptures, des « bifurcations », des orientations et des choix inattendus qui résistent à toute explication linéaire ou déterministe. Les choix de vie comme les choix théoriques sont influencés certes par le milieu d'origine, le projet familial ou l'appartenance à une classe sociale, mais ils ne suivent pas les orientations prévisibles et varient beaucoup d'un chercheur à un autre.

13 L'analyse se termine par un chapitre sur la construction sociale de l'identité professionnelle de sociologue. L'intitulé du chapitre, « L'atelier du sociologue » introduit l'idée d'une fabrication artisanale de la profession, utilisant la métaphore du bricolage intellectuel, éloigné de toute rigidité disciplinaire. Le contexte des demandes sociales et institutionnelles d'un travail de sociologue tout comme le souci de produire une œuvre originale, en quête de reconnaissance, sont d'autres éléments majeurs dans cet effort de faire sa place en sociologie.

14 Dans le chapitre final, l'auteur réaffirme les lignes principales de son analyse des récits autobiographiques de chercheurs en sciences sociales. L'aventure scientifique qui traverse les récits repose sur les prémisses d'une « science pour soi ». Le récit autobiographique est au cœur de la construction de soi. Il constitue un « Roman d'apprentissage » certes, mais est surtout une source de démarche réflexive sur sa position personnelle et sociale de chercheur en lien avec son milieu social. L'analyse des récits montre également la complexité des références théoriques du champ sociologique, résultant d'un « bricolage intellectuel » et d'apports interdisciplinaires. Ces récits mettent en cause plus radicalement la notion de discipline elle-même, tant ils illustrent toute la complexité dynamique, historique et interactive de la construction des savoirs.

15 Ce compte rendu ne rend pas justice à la densité et à la finesse de l'analyse qui utilise plusieurs sources de références conceptuelles : les marques d'un récit autobiographique (réflexivité, justification, exemplarité), la notion de collectifs de pensée, des thèmes psychologiques et psychofamiliaux, la notion de témoignage, celle de la reconnaissance et de la souffrance, etc. Ces catégories d'analyse proviennent de la littérature, de la philosophie, de la sociologie, de la psychologie. Elles interviennent tout au long de l'analyse en fonction des thèmes explorés. L'auteur est soucieux, tout au long, de garder une distance juste, à l'écoute des récits et du sens donné par les auteurs, mais distant également, offrant un cadre d'analyse extérieur au récit.

Cette recherche marque l'importance du récit autobiographique comme source de production de connaissance scientifique. Cela n'est pas nouveau comme apport méthodologique en sociologie ou en anthropologie où le récit autobiographique est traité comme matériau d'analyse. Ce qui est nouveau dans cet ouvrage, c'est la façon nouvelle de faire cette analyse, en épousant, dans sa forme même, la spécificité des implications autobiographiques, proposant un traitement radical reposant sur l'interaction entre analysant et analysé, sur le rapport dialectique du sujet et le contexte sociohistorique. Cette posture situe le chercheur entre une approche clinique, qui suppose le lien interpersonnel, de proximité avec les récitants, et une approche de recherche qui traite le récit en toute extériorité. Plus globalement, cette recherche montre l'importance pour le clinicien de prendre du recul et de situer dans toute la complexité sociohistorique le récit autobiographique et interpelle le chercheur en sciences sociales pour le mettre davantage à l'écoute du récit. Cet ouvrage devient en ce sens un outil conceptuel des plus utiles pour mieux comprendre, comme « chercheur clinique » en sciences sociales et humaines, sociologue, psychosociologue, psychologue, anthropologue, tout récit autobiographique.

Jacques Rhéaume

professeur associé, département de communication sociale et publique, université du Québec à Montréal,
rheaume.jacques@uqam.ca